



L'ÂGE DU SILENCE

EMMANUELLE DROUET

ROMAN

Emmanuelle Drouet

L'Âge du silence

© Emmanuelle Drouet, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-0302-1

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

De la même autrice :

Upsilon, Éditions des lacs, 2020

L'écho des souffrances silencieuses, Éditions Jouvence, 2022

Carnet de (dé)route d'une psychologue, Éditions Cité des livres, 2024

Retrouvez-moi sur Instagram :

@peripepsy

*À mes sœurs,
Toutes mes sœurs...*

*« Il n'est de plus grande agonie
que de garder une histoire tue en soi. »*

Maya Angelou

1

Le parfum du désespoir

Je suis morte à 5 ans, le jour où les pieds de mon père ne touchaient plus terre, son corps suspendu à la corde qu'il avait choisie pour se donner en spectacle une dernière fois.

À 5 ans, on pourrait croire qu'on ne comprend rien à la mort. Il n'en est rien. Nommer l'irréparable ou l'appréhender n'est pas nécessaire pour en être traversée. À cet âge, on avale en silence l'effroi sans pouvoir le recracher, le laissant s'infiltrer dans sa gorge, sa poitrine, sa tête et dans ses cauchemars. Un enfant sait lorsque son monde bascule. Il sent la catastrophe s'abattre avec une précision redoutable. Il reconnaît le poids qui risque de nouer son ventre et transformer ses nuits en un paysage dévasté.

L'enfant n'explique rien : il encaisse. Les adultes, à l'inverse, s'acharnent souvent à vouloir mettre des mots à l'endroit précis où le réel les déborde, comme s'il leur fallait à tout prix donner du sens à ce qui les dépasse. Alors, ils nomment, ils interprètent, ils jugent ou expliquent les actes de ceux qui les entourent, tentant de rendre pensable ce qui ne devrait parfois jamais l'être. Avec le temps, j'ai compris qu'il existait toute une rhétorique autour du suicide, empreinte tantôt de pudeur, tantôt de fascination ou de profonds contresens.

D'aucuns estiment qu'il faut du courage pour mettre fin à ses jours, que cela suppose de vaincre ses peurs et de posséder une forme de bravoure tragique. Pour d'autres, il représente un acte de lâcheté, de renoncement radical et d'arrachement brutal infligé aux vivants. À mes yeux, le suicide de mon père relevait d'un scénario presque classique. Une manière comme une autre – en plus violente, tout de même – de s'absenter d'une scène qu'il ne souhaitait plus occuper. Il avait échoué plusieurs fois avant de réaliser son exploit. Ce jour-là, il devait atrocement vouloir mourir, car, lorsque l'on choisit de se pendre, l'erreur est rare.

Je n'ai jamais estimé son geste courageux. Ni brave, ni audacieux. Pas même triste ou regrettable. Je suis pourtant loin d'être sans cœur. Certaines sorties de

scène sont absolument magistrales et dignes, lorsqu'elles laissent en coulisse une jolie lettre d'adieu ou les explications émouvantes de l'artiste. Je dois reconnaître, en revanche, que tourner le dos à son public, sans même le saluer une dernière fois, non, ces sorties-là, véritablement, je les exècre, pire, je les méprise ! Je n'y vois aucun héroïsme, seulement une fuite dont les autres sont contraints de payer le prix, à vie.

Ce n'est ni la violence de son geste ni, par la suite, son absence physique qui m'ont tuée. Je dirais plutôt que ce qui m'a tuée, c'est la résonance de son néant, le fracas de son silence, ajoutés à l'absence totale de preuves d'un quelconque amour paternel. À 5 ans, cela suffit à vous injecter une dose létale d'annihilation. Ce silence, je m'en suis abreuvée, faute de mieux. Je l'ai bu au goulot, jusqu'à l'écoeurement, le laissant s'infiltrer avec une précision chirurgicale dans chaque recoin de mon cœur et de mon âme.

En définitive, le plus insupportable n'avait pas tant été le départ de mon père que le vide qu'il avait laissé derrière lui. Un vide abyssal. Rien à quoi me raccrocher. Rien qui me permette de croire que j'avais compté pour lui. Il est difficile, après cela, de penser que l'on mérite d'être aimée. Difficile également de ne pas soupçonner dans chaque départ, chaque distance et chaque retrait, une évasion définitive.

Il est déjà si ardu, dans une vie, de se croire autorisé à exister. Alors, que devient-on, lorsque celui dont les yeux ont pour rôle de vous faire exister décide de les fermer ? Je suis morte quand les paupières de mon père se sont closes. J'ai cessé d'exister quand son regard sur moi s'est évanoui.

Un mort peut tuer. Les morts ont des pouvoirs que l'on sous-estime volontiers. Nous ne devrions pas diligemment les penser innocents au regard de leurs corps inertes ou de leurs dépouilles glacées. Si certains choisissent lucidement comme destin, et parfois même sans scrupule, la froideur programmée de leur cœur, n'est-ce pas là, selon vous, un aveu liminaire ? Je ne serais pas étonnée que le taux de criminalité des morts dépasse celui des vivants.

Je suis convaincue que mon père n'était pas dupe de cet homicide involontaire. Maman m'a toujours dit qu'il était un homme intelligent. C'est, d'ailleurs, la seule chose positive qu'elle ne m'ait jamais dite sur lui. Alors, j'ai du mal à croire qu'il n'était pas conscient des dégâts collatéraux qu'entraînerait sa chute. Enfin, dans sa chute, il était quand même bien accroché ! À ce sujet, je ne sais

toujours pas qui a décroché son corps. Blanche, ma sœur, non plus. Ces choses-là ne se disent pas dans ma famille. Pas plus que d'autres vérités.

Les silences amènent rarement la paix ; ils condamnent, au contraire, à ruminer les détails les plus concrets. Une telle violence ne peut pas s'abattre sur un corps sans y laisser de trace. Et c'est cela qui me hante : l'idée qu'il a dû rester, quelque part, un signe visible de ce qu'il s'était infligé.

Mon père avait rendu son dernier souffle, sa dernière larme et probablement ce que l'organisme retient, par pudeur, de son vivant. Car, un corps suspendu se vide comme se vide un corps que l'on n'habite plus. Preuve muette que plus rien ne répond. Nulle dignité pour les dépouilles abandonnées à la pesanteur. Simplement la vérité crue d'un homme vidé de lui-même. En dehors de ces images horribles et du visage cyanosé de mon père, j'ai longtemps tenté d'imaginer la marque laissée par son geste. Probablement un collier d'absence que personne ne devrait jamais avoir à porter.

Enfant, je pensais que c'était un minimum, lorsque vous perdiez un parent de savoir précisément ce qui lui était arrivé. Blanche et moi avons appris la pendaison de notre père à nos 5 ans, en jouant à la poupée, lors d'un après-midi ensoleillé chez une copine de classe. À la suite d'une dispute banale d'enfants, elle hurla ces mots gravés depuis dans notre mémoire : « De toute façon, votre père, il est même pas mort dans un accident de voiture, c'est pas vrai ce qu'elle vous a raconté votre mère. Il s'est pendu ! ».

Voilà, c'était dit. Pendu. Voiture. Père. Mort. Les mots se sont, subitement, entrechoqués dans nos têtes de petites filles avant que les larmes finissent par déverser leur colère sur nos joues rougies. Nous avons couru dans la maison voisine rejoindre notre mère pour lui dire combien Soizic avait voulu être vilaine en prononçant ces mots affreux. Elle n'a su qu'ouvrir ses bras sans chaleur, tout en nous disant, après un long moment de silence, que ce n'étaient pas des sottises, que Soizic n'était pas méchante, que c'était vrai. Elle, ne pleurait pas. Ni ne compatissait. Et, plutôt que de nous serrer contre elle, comme attendu dans ce genre de situation, elle nous laissa glisser le long de son corps, comme on laisse s'échapper de nos doigts un objet trop lourd qu'on n'aurait pas la force de retenir. Ni même de ramasser.

La vérité sur la mort de notre père venait de nous être crachée à la figure par une enfant du même âge que nous, qui en savait plus que nous n'en savions

nous-mêmes sur celui qui nous avait donné la vie. Aurait-il été préférable qu'elle garde ses postillons pour elle, plutôt qu'expulser ce mucus sur nos visages déjà marqués du sceau du chagrin ? Personnellement, je ne lui en veux pas de cette glaire verbale lui ayant échappé. Elle m'a permis d'entendre une vérité que ma mère aurait pu, toute sa vie, nous cacher ! La vérité sort toujours de la bouche des enfants, non ?

Une conclusion finit par traverser mon esprit, certes enfantin mais pas complètement idiot : si Soizic disait vrai, maman disait donc faux. Double peine ! Mon père venait de mourir et, comme s'il fallait en rajouter, on m'avait menti, sciemment, sur un des éléments les plus marquants et traumatiques de ma vie de fillette. À partir de ce funeste jour, je finis par douter de tout. Des mots. Des gestes. D'un regard. D'une promesse. D'un silence. L'idée que, désormais, plus rien n'était fiable m'avait contaminée.

Je réalisai alors, avec les moyens émotionnels et psychologiques dont je disposais à cet âge, qu'il n'y avait jamais eu d'accident de voiture, pas plus que de fameux « coup du lapin » évoqué par ma mère pour expliquer son décès. Je n'ai, d'ailleurs, jamais compris le sens de cette formule, malgré ses tentatives d'explications, m'imaginant interloquée, que c'était un lapin qui avait tué papa dans une voiture. Ces petites bêtes, au demeurant fort mignonnes, m'ont, depuis lors, toujours fait peur. Les voitures aussi.

Je me souviens de ce sentiment particulier de devenir une sorte de Petit Poucet, espérant laisser à chacune de mes larmes tombant au sol, les traces de mon chagrin au cas où papa voudrait retrouver le chemin et revenir vers ses filles, regrettant son geste impulsif.

Papa n'est jamais revenu. Enfin pas sous la forme que j'aurais souhaitée dans mon désir d'enfant. Pourtant, je lui ai laissé maintes fois la possibilité de le faire. J'ai creusé et planté, dans les sillons de ma vie, des graines de douleur, dans l'espoir de faire germer des signaux de détresse censés être perceptibles, même au loin. Il n'a jamais daigné ressortir de cette terre que mes larmes ont pourtant arrosée tant de fois.

Papa avait donc choisi de renoncer à la vie tout autant qu'à son rôle parental. Le suicide possède ceci de différent des autres pertes qu'il génère des sentiments d'abandon et de culpabilité puissants. Comme si la douleur de la disparition ne suffisait pas, il s'agirait, en prime, de supporter le sentiment de trahison du